



577° Livraison.

3° Période. Tome Trente-quatrième.

1^{er} Juillet 1905.

Prix de cette Livraison : 7 fr. 50.

(Voir au dos de cette couverture les conditions d'abonnement)

LES TROIS DROUAIS

(TROISIÈME ARTICLE¹)

FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS (1727-1775)



L'humble imagier qui dormait à Rouen, dans le cimetière Saint-Maclou, pouvait être fier de ses descendants. Déjà son fils était arrivé à la fortune, à la renommée, à tout ce que pouvait légitimement ambitionner un peintre ordinaire du Roi. Devant le petit-fils, François-Hubert, nous allons voir poser les plus grands seigneurs du royaume, les favorites, les princes du sang, le monarque lui-même.

François-Hubert fut le plus illustre de la famille. Il n'eut de son temps aucun rival sérieux dans les portraits de femmes et d'enfants. Diderot avoue, vers 1763, que « Drouais peint bien les petits enfants », et Grimm, après avoir vu le portrait de M^{me} de Pompadour, s'écrie : « Toutes nos femmes voudront désormais être peintes par Drouais ! »

Des premières années de cet artiste nous ne savons que ce qu'en rapporte le *Nécrologe* de 1775-76. Il était, comme on l'a vu, fils de

1. V. *Gazette des Beaux-Arts*, 1905, t. II, p. 177 et 288.

Hubert et de Marie-Marguerite Lusurier et naquit l'année même de leur mariage, le 14 décembre 1727. Jal date son baptême du même jour, à Saint-Roch, d'après les registres de cette église ¹. « Les premiers principes de l'art », ajoute le *Nécrologe*, « lui furent donnés par son père, qui les avait reçus du célèbre de Troyes (*sic*). Nonotte, Carle Van Loo, Natoire, Boucher le virent aussi dans leurs ateliers y former son goût et sa main sur ce qu'il leur voyait faire chaque jour; il étudia leurs manières différentes et s'en fit une, qu'il devait au choix de tout ce que ces grands artistes lui avaient offert de plus piquant dans leur faire. » A mon avis, son père est celui de tous auquel il doit le plus : il est à présumer que dans les entretiens d'Hubert avec son fils, les noms de Detroy, de ses amis Largillière et Rigaud, revenaient souvent; que le père enseignait au fils les secrets qu'il tenait de ces illustres maîtres, ou discutait avec lui leurs idées et leurs procédés; faut-il s'étonner que ces leçons aient laissé chez le jeune homme une impression durable? On a dit que François-Hubert avait imité Nattier : remontons plus haut pour rencontrer celui que Drouais a imité, s'il a imité quelqu'un, car l'élégance et la noblesse qu'il a su donner à ses figures de femmes, il ne les a certainement pas empruntées à Nattier.

Ces artistes du XVIII^e siècle nous paraissent avoir fait de la peinture en se jouant; ils étaient en réalité de grands travailleurs : c'est après des années d'un travail acharné que François-Hubert arriva, selon l'expression du *Nécrologe*, à se faire une manière. Alors il essaya ses forces dans son entourage, dans la société, et, se sentant sûr de lui, se présenta à l'Académie de peinture et de sculpture. Il fut agréé dans la séance du 3 mai 1755, à l'âge de vingt-sept ans et demi ².

Les agréés ayant le droit de participer aux expositions de l'Académie, François-Hubert fut admis au Salon de cette année 1755. Il montra du premier coup ce que l'on pouvait attendre de lui, et devint célèbre presque du jour au lendemain. Il exposa son tableau « d'agrément » et plusieurs toiles, parmi lesquelles le portrait de sa mère

1. Cette date du 14 décembre est aussi donnée par le *Nécrologe* de 1775-76, dans son Éloge de F.-H. Drouais.

2. « Du samedi 3 may 1755. — Le sieur François-Hubert Drouais, peintre de portraits, natif de Paris, fils de M. Drouais académicien, ayant fait apporter de ses ouvrages, la Compagnie, après avoir pris les voix à l'ordinaire et reconnu sa capacité, a agréé sa présentation et ledit sieur Drouais ira chez M. le directeur, qui lui ordonnera ce qu'il doit faire pour sa réception. » (Procès-verbaux des séances de l'ancienne Académie de peinture.)

(très probablement celui de M. Goupil), et une tête de petit garçon intitulée *Le Petit polisson*. Le « tableau d'agrément » de 7 pieds de haut sur 5 de large, était le portrait d'une dame dont le livret ne donne pas le nom ¹. Voici ce que dit le *Nécrologe* de cette exposition :

La tête fraîche et lumineuse de la femme qu'il avait peinte, et qu'il avait rendue plus piquante encore par les effets de clair-obscur qu'il avait portés savamment sur une partie de ses ajustements, annonça ce qu'on avait à attendre de ce jeune peintre par la couleur, le dessin, par la noblesse et l'harmonie de toutes les parties. La vérité frappante du portrait de sa mère, qu'il avait exposé le même jour, ne laissa rien à désirer, et les agréments infinis d'un autre tableau bien connu sous le titre du *Petit polisson* réunirent en sa faveur les suffrages des gens les plus difficiles à satisfaire.

Une revue qui venait de se fonder, l'*Année littéraire*, ne fut pas moins favorable à Drouais :

Il paraît cette année, pour la première fois, un peintre de portraits qui donne de grandes espérances, c'est M. Drouais le fils. Ce qu'on remarque de plus frappant, c'est un grand portrait en pied qu'il a éclairé d'une manière très hardie, et dont néanmoins il a su tirer tout l'effet qu'on en pouvait désirer. Une tête de petit polisson coiffée d'un chapeau lui fait aussi beaucoup d'honneur ; elle est d'une couleur belle et vraie et produit un effet très piquant.

Il fut même comparé à Rembrandt par un nommé Delaporte, à propos de la distribution savante de la lumière dans ce tableau du *Petit polisson*.

Drouais le fils ² s'annonçait donc comme un des futurs maîtres du portrait. Il arrivait d'ailleurs à un moment favorable. Boucher, La Tour, Nattier vieillissaient, et aucun de leurs successeurs, Perron-

1. Une tradition qui a cours dans la famille Drouais veut que ce premier portrait ait été celui de M^{me} de Maintenon. Je ne sais si cette tradition est fondée.

A ce propos, je reviendrai sur le carnet de famille que possède M. Paul Goupil. Ce carnet appartenait à François-Hubert. L'artiste y inscrivait les événements mémorables concernant la famille, naissances ou morts ; on y trouve quelques notes de dépenses et même des croquis ou esquisses notamment l'esquisse du portrait du comte de Provence en costume du Saint-Esprit et une étude de tête d'aigle pour celui de Marie-Antoinette. Le revers de la couverture porte le titre suivant : *Ouvrages de François-Hubert Drouais depuis l'année 1744*. Malheureusement les feuilles contenant la liste de ces ouvrages sont été coupées, et on ignore ce qu'elles sont devenues. Je signale le fait, dans le faible espoir que, si ces feuilles n'ont pas été détruites, elles tomberont entre les mains de quelque amateur.

2. Il signe ainsi jusqu'à la mort de son père en 1767. Ensuite sa signature est simplement : Drouais.

neau pas plus que Roslin, ne semblait posséder à un haut degré les qualités particulières que demande la représentation des figures de femmes. Quant aux physionomies enfantines, on était étonné de l'esprit avec lequel Drouais en rendait la vivacité et les grâces mutines.

Aussi François-Hubert devint-il presque tout de suite le portraitiste de la cour. Vers la fin de l'année suivante il fut appelé à Versailles et chargé de peindre les deux enfants du Dauphin fils de Louis XV, le duc de Berry (Louis XVI) et le comte de Provence (Louis XVIII), âgés l'un de trois et l'autre de deux ans. Il représenta les deux petits princes jouant avec un chien dans le même tableau. Ces portraits furent livrés au commencement d'avril 1757, comme le montre le mémoire suivant, sans doute de la main de Drouais :

Mémoire des ouvrages de peinture faits pour Monsieur et Madame la Dauphine par Drouais le fils, peintre ordinaire du Roy.

Pour avoir fait les portraits en pied de M^{sr} le duc de Berry et de M^{sr} le comte de Provence, tous deux dans le même tableau jouant avec un chien ; livrez dans le commencement du mois d'avril de la présente année mil sept cent cinquante sept.

Pour ce. 3 000 livres
(Archives Nationales, O¹ 3000, comptes des Menus-Plaisirs).

Ce double portrait, dit le *Nécrologe*, « plut à toute la cour, et obtint le suffrage du maître¹. Dès lors M. Drouais put se flatter de l'honneur

1. On commanda immédiatement à Drouais des copies de ce double portrait . comme le prouve le mémoire suivant :

Remis au Bureau en avril 1758 :

Mémoire de trois tableaux pour le service du Roy faits sous les ordres de M. le marquis de Marigny, commandeur des ordres du Roy, directeur et ordonnateur général des bâtiments par Drouais le fils pendant l'année 1757.

Copie des portraits de M ^{sr} le duc de Berry tenant des fruits, de M ^{sr} le comte de Provence, jouant avec un chien, peints dans le même tableau ayant 3 pieds de hauteur sur 4 de largeur	Estimé.	1 200 l.
Autre copie des mêmes portraits et de la même grandeur	—	1 200 l.
Autre copie des mêmes portraits et de la même grandeur.	—	1 200 l.
		3 600 l.

Au bas de ce mémoire figure l'attestation de Cochin : Je soussigné secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de peinture et de sculpture, certifie à M. le marquis de Marigny directeur, etc., en vertu du pouvoir qu'il m'a donné, que les tableaux mentionnés au présent ont été livrés et approuvés à Paris, ce 9 mars 1758 ; signé : Cochin.

Drouais fut ainsi payé : il reçut, le 11 septembre 1758, 2 000 livres en contrats de 4 p. 100 sur les Aides et Gabelles : le 30 avril 1759, 1 500 livres en 5 p. 100 sur les États de Bretagne, et le 10 décembre 1760, 100 livres en espèces.

(Archives Nationales, O¹ 1921^A.)

de peindre toute la famille royale et le monarque lui-même. » Il est superflu de dire que ce premier tableau avait été particulièrement soigné par Drouais; il eut en effet un grand succès, et valut immédiatement à son auteur d'autres portraits dans l'entourage de la famille royale. On en a la preuve par le Salon de cette année 1757.

Huit toiles de Drouais figurent à ce Salon : d'abord le double portrait du duc de Berry et du comte de Provence; puis ceux du prince et de la princesse de Condé dans le même tableau; ceux du prince de Guéménée et de M^{lle} de Soubise aussi dans le même tableau; les enfants de Bouillon de même; l'archevêque d'Albi, et enfin trois autres portraits. Quel accueil ces tableaux reçurent-ils du public? Pour nous éclairer sur ce point, je ne vois guère qu'un article assez fade, mais très élogieux, de l'*Année littéraire* : « Un jeune artiste s'élève, et déjà obtient les plus grands succès. M. Drouais le fils a le droit d'y prétendre par les portraits charmants qu'il nous a donnés... On y voit la vie jointe à un coloris très agréable et à une exécution soignée et cependant facile... »

Arrêtons-nous un instant devant cette exposition de Drouais. L'homme, en même temps que l'artiste, y révèle certaines qualités qui peuvent expliquer sa rapide fortune.

La société de ce temps est toujours imprégnée de classicisme et le sera encore jusque par delà la fin du siècle; mais elle s'ennuie; sa vie artificielle, toute en plaisirs de l'esprit et des sens, où le sentiment n'a aucune part, lui paraît vide; on commence à s'attendrir sur les choses de la nature, à s'enthousiasmer pour les plaisirs champêtres, la simplicité primitive. L'éloquence de Rousseau et l'exhumation d'Herculanum et de Pompéi ne feront que diriger ces aspirations vers des objets précis. Nous sommes seulement à la veille de la *Nouvelle Héloïse* et déjà la nature est à la mode : ainsi Drouais peint le prince et la princesse de Condé en habits de jardinier et de jardinière¹; le prince de Guéménée et M^{lle} de Soubise sont en habits de

1. Ce tableau fut payé à Drouais 1200 livres, plus 96 livres pour la bordure, le 30 novembre 1757. Deux autres portraits du prince et de la princesse, en 1759 et 1760, furent payés 528 livres (Archives du Musée de Chantilly, Registres de comptes).

M. le baron Edmond de Rothschild possède deux tableaux de Drouais représentant l'un un jardinier et une jardinière, l'autre un vendangeur et une vendangeuse, tous deux de 4 pieds de haut sur 3 pieds de large. Ces deux tableaux ont figuré à l'Exposition de l'Art au XVIII^e siècle, en 1884, sous des désignations fausses : *Le Comte de Provence et sa sœur, Le Comte d'Artois et sa sœur*. Il faut, je crois identifier ces deux tableaux avec ceux du prince et de la princesse de Condé, et du prince de Guéménée et de M^{lle} de Soubise, du Salon de 1757; ils en sont

vendangeurs ; les enfants de Bouillon en montagnards, faisant danser la marmotte. François-Hubert apparaît donc comme un esprit très ouvert, curieux de nouveautés, ayant le souci de l'actualité ; il montre de l'invention dans les accessoires ; bref, il sait accommoder



LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE CONDÉ, PAR FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS

(Collection de M. le baron Edmond de Rothschild.)

le vieux portrait classique au goût du jour. Avec ces qualités, servies par un grand talent d'exécution, il ne peut manquer de devenir certainement des répliques bien peintes et très soignées sinon les originaux eux-mêmes. Le jardinier et la jardinière sont deux jeunes gens d'une vingtaine d'années : le prince de Condé, en effet, est né en 1736, et sa femme, Charlotte-

tôt ou tard le peintre à la mode; il le devient, en effet, très rapidement. A partir de cette année 1757, ses portraits sont en grande faveur auprès du public.

Délivré de toute inquiétude sur son avenir artistique, le jeune homme songea à prendre femme; pour tout dire, je crois bien que son choix était fait depuis longtemps. Les Drouais avaient noué des relations d'amitié avec une famille du voisinage, les Doré, demeurant rue des Moulins. Cette famille avait une certaine renommée dans les parages de la Butte Saint-Roch. Le père, Pierre Doré, maître en serrurerie d'art, avait été un des notables artisans de ce quartier; il était mort au mois d'avril 1751; sa veuve, Françoise Brèche de la Bonté mourut le 2 juillet 1758. Ils laissaient trois fils, Louis, Germain et Pierre, et trois filles, Anne-Françoise, Marie-Jeanne, âgée de vingt-deux ans, et Marie, âgée seulement de douze ans, en 1758¹. Germain continua la serrurerie d'art de son père, avec plus de talent que lui encore; Louis fit de la sculpture. Les deux frères étaient de véritables artistes².

Elisabeth de Soubise, fille aînée du maréchal, en 1737. Les deux vendangeurs, un jeune garçon d'une douzaine d'années tendant une grappe de raisin à une jeune fille assise, un peu plus âgée, sont H. Louis-Marie de Rohan, prince de Guéméné, le même qui fit plus tard la faillite de 33 millions, et sa cousine et fiancée, ayant deux ans de plus que lui, Victoire-Armande-Josèphe, autre fille du maréchal de Soubise; on les maria en 1761.

1. Inventaire des époux Doré, du 8 juillet 1758. (Archives de l'étude de M^e Fleury notaire, rue du Faubourg Saint-Honoré).

2. Germain avait transporté, pour l'agrandir, l'atelier de son père dans la rue de l'Évêque. A l'époque du mariage de sa sœur, il travaillait à la ferronnerie d'art de l'église Saint-Roch. On sait que de 1753 à 1760, sous l'influence du curé Manduel, furent entrepris de grands travaux qui transformèrent complètement l'intérieur de Saint-Roch et en firent une église à la mode. Germain Doré fut chargé de la ferronnerie. Il exécuta la rampe de l'escalier de la chaire et la grille qui fermait le chœur. « Cette rampe, où l'acier bruni était heureusement marié au bronze doré, se composait de rinceaux en S fleuronnés, habilement agencés et d'un fini merveilleux. » Elle a été remplacée depuis. De Machy avait fait un dessin de l'intérieur de Saint-Roch ainsi transformé, où cette rampe se voyait au premier plan; ce dessin a fait partie autrefois de la collection Bonnardot. — Pour le chœur, Doré remplaça la grille haute qui le fermait par une grille plus basse, plus belle encore que la rampe et la chaire. « Cette grille, à hauteur d'appui, était formée de panneaux en fer poli, encadrant de grandes plantes en enroulement de cuivre ciselé, chargées de feuillage, de fleurs et de fruits, le panneau principal était un médaillon en fer poli, avec un chiffre de cuivre attaché par une guirlande de ruban à une guirlande de lauriers. » Cette grille a aussi été remplacée. (Voir à ce sujet une lettre de décembre 1760 dans le *Mercur de France*, l'*Almanach Parisien*, et un article de Jules Cousin dans la *Revue universelle des Arts*, t. IX, p. 130).

Louis Doré, le sculpteur, travaillait pour la ville. Il fit en 1759 les sculptures



Hubert François Drouais pinx.

Héliog J. Chauvet

LE PRINCE DE GUÉMÉNÉE ET M^{lle} DE SOUBISE
(Collection du baron Edmond de Rothschild)

Gazette des Beaux-Arts

Imp. A. Porcabeuf, Paris

Françoise Brèche de la Bonté avait été une jolie femme; ses filles avaient avec elle une ressemblance physique assez marquée. Anne-Françoise, en particulier, pouvait passer pour une fort belle



ANNE-FRANÇOISE DORÉ, FEMME DE FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS,
PAR FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS
(Collection de M. Noël Valois.)

personne¹; elle avait, comme ses frères, des goûts d'artiste, et pei-

d'une fontaine située au carrefour des rues de l'Échelle et Saint-Louis. Ce monument, adossé à une des maisons d'angle, se composait d'un obélisque surmonté d'une boule et ayant pour base un piédestal carré. De ce piédestal enguirlandé de feuilles de chêne, l'eau jaillissait par la bouche d'un macaron de bronze; il était flanqué de deux tritons supportant la poupe du vaisseau de la ville. L'eau manquait presque toujours à cette fontaine, qui avait reçu le nom de fontaine du Diable.

1. M. Noël Valois possède un beau portrait à l'huile d'Anne-Françoise Doré par son mari François-Hubert : M. Prinnet, ancien magistrat, père du peintre, allié aux descendants de la famille Lutton, possède une très belle miniature par Dumont, représentant Anne-Françoise à un âge plus avancé.

gnait d'une manière distinguée, dit le *Nécrologe*¹. Elle plut à François-Hubert, qui demanda sa main et l'obtint sans peine.

Dans son *Dictionnaire*, Jal date du 7 juillet 1758, le mariage de François-Hubert et d'Anne-Françoise, d'après les registres de Saint-Roch; c'est une erreur : selon le carnet de François-Hubert, le mariage eut lieu le 27; d'ailleurs le contrat de mariage est du 26 juillet²; François-Hubert avait trente ans et Anne-Françoise vingt-six³. Le futur époux apportait en dot 8 000 livres que lui donnaient ses parents, plus 11 500 livres en deniers comptants, tableaux, linge, etc.; en outre il lui était dû 9 000 livres par le roi et des particuliers. Les biens de la future épouse consistaient en 2 500 livres provenant de ses gains et épargnes, dont 1 720 livres en deniers comptants et le surplus en robes, habits, « nippes », etc. Le père de François-Hubert, sa sœur et son beau-frère Lutton, ainsi que les deux frères aînés d'Anne-Françoise, signèrent au contrat. Le mariage fut célébré à Saint-Roch le lendemain. Les jeunes époux demeurèrent quelque temps chez Hubert, rue des Orties, puis s'installèrent tout près de leurs parents, rue Saint-Honoré, « dans la maison du passage attenant le portail Saint-Roch »; ils occupèrent là, jusqu'à la mort du peintre, un appartement dont le loyer était de 860 livres.

Anne-Françoise donna quatre enfants à son mari, trois fils et une fille, sur lesquels je reviendrai plus loin : le premier, Hubert-Léopold, et le dernier, Pierre-Marie, moururent en bas âge; le second enfant, Marie-Anne-Louise survécut un an à son père. Le troisième fut Germain-Jean, l'élève de David. Les parents de Anne-Françoise Doré étant morts, Marie-Jeanne, sa sœur puînée, vint demeurer avec elle et l'aida à élever ses enfants⁴. La plus jeune, Marie, fut mariée plus tard à un M. Smith.

Cinq mois après son mariage, François-Hubert présentait à l'Académie les ouvrages qu'il devait exécuter pour sa réception. Il

1. G. de Saint-Aubin a illustré et annoté de sa main en 1761, comme il le fit plusieurs années, un exemplaire du livret du Salon, que possède le Cabinet des estampes. (M. Casimir Stryienski a donné dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1903, t. I et II, une étude sur cet exemplaire). Saint-Aubin dit que les bordures des tableaux de Drouais nos 80 et 81 sont du dessin de M. Doré. « dont l'épouse peint bien sur le taffetas. » Ne serait-ce pas la sœur de Doré qu'il veut dire?

2. Voir cette pièce plus loin.

3. Son acte de décès du lundi 24 avril 1809, lui donne soixante-dix sept ans. (Archives de M^e Simon-Poisson, boulevard Malesherbes).

4. Le Musée de Kensington possède de François-Hubert un portrait de femme sous le titre *Mlle Doré*, et qui, selon toute apparence, est le portrait de Marie-Jeanne.

fut reçu académicien dans la séance du samedi 25 novembre 1758. Les tableaux qui lui avaient été ordonnés étaient les portraits de Guillaume Coustou et de Edme Bouchardon, sculpteurs du roi et



PORTRAIT D'EDME BOUCHARDON, PAR FRANÇOIS-HUBERT DROUAI, D'APRÈS LA GRAVURE DE BEAUVARLET

professeurs de l'Académie. Ces deux portraits sont au Louvre. Selon la coutume, Drouais les exposa au Salon suivant de 1759.

1. « Du samedi, 25 novembre 1758. — Réception de M. Drouais le fils. Le sieur François-Hubert Drouais, peintre de portraits, natif de Paris et fils de M. Drouais, académicien, a présenté à l'assemblée les portraits de M. Bouchardon et de M. Coustou, professeurs, qui lui avaient été ordonnés pour ouvrages de réception. Les voix prises à l'ordinaire, l'Académie a reçu et reçoit le sieur Drouais acadé-

Il semble que, cette année-là, il ait voulu se montrer digne de l'honneur que l'Académie venait de lui faire. Aux portraits de Bouchardon et de Coustou, il joignit d'autres œuvres plus importantes à



LE COMTE ET LE CHEVALIER DE CHOISEUL EN SAVOYARDS
PAR FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS

(Collection de M. le baron Henri de Rothschild.)

tous les points de vue : un tableau de 7 pieds sur 5, représentant *Le Comte *** en pied*, et qui est sans aucun doute le comte de Vau-

micien, pour avoir séance dans ses assemblées et jouir des privilèges, honneurs et prérogatives attribués à cette qualité, à la charge d'observer les statuts et règlements de l'Académie, ce qu'il a promis en prêtant serment entre les mains

dreuil, peint en 1758, et appartenant à M. le baron d'Erlanger^r; un autre de 5 pieds de haut sur 3 de large, représentant le comte et le chevalier de Choiseul, peint en 1758, et qui appartient actuelle-



LE MARQUIS DE SOURCHES ET SA FAMILLE, PAR FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS
(Collection de M. le duc des Cars.)

ment à M. le baron Henri de Rothschild. Enfin un grand tableau de

de M. de Silvestre, Ecuyer, premier peintre du Roy de Pologne, Directeur et ancien recteur ». (Procès-verbaux des séances de l'ancienne Académie de peinture).

Le portrait de Bouchardon a été gravé par Beauvarlet pour sa réception, en 1776. Il existe une autre gravure de ce portrait, plus complète, avec la statuette par François.

1. Le comte de Rigaud de Vaudreuil avait pour prénoms Joseph-Hyacinthe-François et non Philippe que lui donne par erreur la légende de la gravure de M. Cheffer. C'est le beau Vaudreuil, le favori du comte d'Artois. Sa correspondance avec ce prince a été publiée chez Plon, en 1889.

10 pieds de haut sur 9 de large, représentant un concert champêtre : les personnages de ce tableau sont le marquis de Sourches, grand prévôt de France, très bon musicien, sa femme, M^{lle} de Maillebois, et leurs trois enfants; l'un de ceux-ci, le joueur de flûte, est Louis François du Bouchet de Sourches, marquis de Tourzel, dont une petite-fille épousa, en 1817, Amédée de Pérusse, vicomte puis duc des Cars. Ce tableau, un des plus beaux Drouais connus, est au château de Sourches, près du Mans, et appartient à M. le duc des Cars.

L'*Année littéraire* donne de grands éloges à l'artiste, mais Diderot lui reproche ses figures de plâtre.

*
* * *

Nous sommes arrivés aux belles années de Drouais. Il est sans rival dans les portraits d'enfants. Dans ceux de femmes, Roslin peut à peu près seul entrer en lutte avec lui; encore reconnaît-on qu'il sait mieux que Roslin mettre « de la grâce dans la position et du goût dans la parure ».

Au Salon de 1761, il expose surtout des tableaux d'enfants et de femmes : *MM. de Béthune jouant avec un chien*; *Un des enfants de M. le Président Desvieux*; le *Portrait d'une dame jouant de la harpe*; celui d'*Une demoiselle quittant sa toilette*, et plusieurs autres parmi lesquels ceux du comte et de la comtesse de Buffon ¹. Mais le morceau qui eut le plus de succès fut son *Jeune élève*.

Nous retrouvons ici la critique de Diderot, toujours intéressante, sinon toujours juste. Diderot vante beaucoup le *Jeune élève* :

Dans un grand nombre de compositions qui ne sont pas sans mérite

1. Par les notes et les petits dessins dont il a illustré un exemplaire du livret de ce Salon, G. de Saint-Aubin nous donne quelques renseignements supplémentaires sur l'exposition de Drouais : les MM. de Béthune sont en Espagnols faisant jouer de la mandoline à un chien; la dame jouant de la harpe est M^{lle} de Vevière; un des portraits représente un jeune homme jouant de la vielle, avec la manche d'habit retroussée; le fils du président Desvieux tient une pomme dans sa main. Le tableau des jeunes de Béthune a été lithographié sous le titre *La Leçon de musique*. Le portrait du comte de Buffon passe pour le seul authentique que nous ayons du célèbre naturaliste. Il a été gravé à plusieurs reprises, par Chevillet, en 1773, par Gaucher, en 1774, et en l'an VII, et par Cathelin. Ce portrait de Buffon et celui de sa femme, Marie-Françoise de Saint-Belin-Malin ont fait partie de l'Exposition des portraits historiques au Trocadéro, en 1878. A la mort de M. Nadaud de Buffon, leur possesseur, en 1883, ils ont été vendus, le premier adjugé 14 300 francs, celui de la comtesse, très beau, 15 600 francs. Le tableau des enfants de Choiseul a été gravé.

on distingue le *Jeune élève*, de M. Drouais. Il est impossible d'imaginer une mine où il y ait plus de gentillesse, de finesse, de malice. Comme ce chapeau est fait ! Comme ces cheveux sont jetés ! c'est la mollesse et la blancheur de son âge. Et puis une intelligence de la lumière tout à fait rare et précieuse. Cet enfant passe et regarde en passant ; il va sans doute à l'Académie, il porte un carton sous son bras droit, sa main gauche est



LES ENFANTS DE BÉTHUNE, PREMIÈRE IDÉE DU TABLEAU
DESSIN PAR FRANÇOIS-HUBERT DROUAIS

(Collection de M. Noël Valois.)

appuyée sur ce carton. Je voudrais bien que ce petit tableau m'appartînt, je le mettrais sous une glace, afin d'en conserver longtemps la fraîcheur¹.

Diderot loue de même le pendant du *Jeune élève* : *Une petite fille jouant avec un chat*, que Drouais exposa au Salon suivant de 1763, et qui, selon toute apparence, était une étude d'après sa petite belle-sœur Marie Doré :

Drouais peint bien les petits enfants ; il leur met dans les yeux de la vie, de la transparence, et l'humide, et le gras et le nageant qui y est ; ils semblent vous regarder et vous sourire même de près ; seulement à force de leur vouloir faire des chairs blanches et laiteuses, il les fait de craie.

Vous souvenez-vous de ce *Polisson* du dernier salon, de sa chevelure ébouriffée, de son chapeau clabaud et son air espiègle ? La petite fille, qui joue avec un chat, qu'elle a enveloppé dans un coin de son mantelet,

1. *Salons*, éd. Assézat.

mérite l'attention par sa vie, sa mignardise, l'élégance de son ajustement¹.

Avec la *Petite fille au chat*, Drouais donnait à ce Salon de 1763 d'autres œuvres importantes : les portraits du *Prince d'Elbeuf*, de

1. Le *Jeune élève* de 1761 et la *Petite fille au chat* de 1763, appartenaient au marquis de Marigny, frère de M^{me} de Pompadour, directeur des Bâtiments. Cozette a reproduit ces deux tableaux en tapisserie des Gobelins. Marigny possédait également une suite de ces deux tapisseries. Tableaux et tapisseries sont ainsi décrits par Basan et Joullian, dans le catalogue pour la vente des objets composant le cabinet de Marigny, en 1781 :

« 36. — Un jeune élève dessinateur, portant dessous le bras un portefeuille, et un chapeau d'écolier sur le coin de l'oreille, la tête est spirituelle et maligne. Le pendant représente une jeune fille jouant avec un chat, et lui donnant des chiquenaudes; elle a la tête penchée et couverte d'une espèce de capote doublée de couleur rose. T. de 22 pouces sur 18 de large.

« 37. — Les deux mêmes tableaux supérieurement exécutés, de même grandeur en tapisserie, à la Manufacture Royale des Gobelins par Cozette. Ils sont sous glace ».

On connaît trois suites des tapisseries de Cozette : une est au musée de Tours, une autre figure dans la collection de M. de Camondo (le petit garçon a été reproduit dans la *Gazette*, 1903, t. II, p. 76), et une troisième dans la collection Wallace à Londres.

Celle du musée de Tours provient du château de Chanteloup. Dans l'inventaire des tableaux de ce château fait le 19 mars 1794, elle est signalée ainsi : « Plus au premier étage, dans l'appartement du couchant, deux dessus de portes, l'un représentant un enfant tenant un portefeuille, l'autre une jeune fille jouant avec un chat, en tapisserie des Gobelins [reproduit en tête de cet article] ». (Inventaire publié dans les *Nouvelles Archives de l'Art français*, t. VII). Pour cette seule raison que les tapisseries provenaient de Chanteloup, l'auteur de la publication a cru devoir indiquer en note que ces portraits étaient ceux du duc de Choiseul et de la duchesse de Grammont sa sœur. Ces deux tapisseries ont ensuite figuré à l'Exposition des portraits historiques en 1878, sous la même désignation. C'est sans doute là l'origine de cette légende d'après laquelle le jeune élève et la petite fille seraient le duc de Choiseul et sa sœur. Il est superflu de dire que cette légende est sans fondement pour toutes sortes de raisons, sans même parler de la non concordance des âges.

M. le baron Edmond de Rothschild possède un exemplaire de ce jeune garçon en peinture. C'est certainement le même petit garçon que celui de Cozette, fait sur l'original; seulement celui de Cozette regarde un peu plus du coin de l'œil. Dans le jeune garçon de la vente Mame, catalogué à tort sous le titre : *Portrait du jeune duc de Choiseul*, les traits du visage ne diffèrent pas sensiblement de ceux des deux précédents. Il avait été acquis à la vente Sabatier, en 1883, pour 12 000 francs. Quant à la petite fille au chat, elle ressemble trop à Anne-Françoise Doré et à la mère de celle-ci pour que ce ne soit pas une étude faite d'après Marie Doré, la petite belle-sœur de Drouais, âgée alors d'environ seize ans. On a voulu en faire le portrait de M^{lle} Sylvestre, mais il faut y renoncer; M^{lle} Sylvestre, lectrice de la Dauphine depuis plusieurs années, était beaucoup plus âgée à cette époque.

Les deux tableaux originaux étaient-ils signés? J'inclinerais à croire que non, car ils n'étaient que de simples études. Dans ses tapisseries, Cozette donne

M^{lle} de Lorraine et de *M^{lle} d'Elbeuf*, dans le même tableau (le sujet du tableau était : *L'Amour enchaîné et désarmé*) ; le portrait du *Prince de Galitzin*, ambassadeur de Russie en Autriche ; un grand portrait d'une dame dont le livret ne donne pas le nom. Enfin, et surtout le *Portrait de Mgr le comte d'Artois et de Madame* dans le même tableau : le comte d'Artois, âgé de six ans, Madame (Marie-Adélaïde-Clotilde, plus tard reine de Sardaigne, âgée de quatre ans). Ce tableau, signé et daté *Drouais le fils, 1763*, appartient au musée du Louvre¹. Il fut commandé à Drouais en 1762 et livré en 1763, comme le montrent la lettre suivante (probablement adressée à Marigny), et le mémoire joint à la lettre :

Du 14 décembre 1764.

Monsieur,

Selon l'avis que vous avez bien voulu me donner en conséquence des ordres de M. le comte de Saint-Florentin, et de M. le contrôleur général, de vous remettre tous mes mémoires quelconques pour ce qui regarde le paiement de mes ouvrages sur les Menus Plaisirs du Roy, je vous envoie, Monsieur, le seul que je puisse fournir du tableau spécifié dans le mémoire double ci-joint et dont j'ai remis le pareil entre les mains de M. le duc Daumont et entre les vôtres. J'ai l'honneur d'être très sincèrement,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Drouais le fils (Archives Nationales, O¹ 3007).

A cette lettre est joint le mémoire suivant en double :

4.000 livres.

Réglé à 3.000 »

Mémoire des ouvrages de peinture commandés par Monsieur et Madame la Dauphine, à Drouais le fils, peintre du Roy, en septembre mil sept cent soixante deux, et livré en juin mil sept cent soixante trois.

Les portraits de Monseigneur le comte d'Artois, et de Madame,

dans le même tableau, jouant avec un bouc, pour ce. . . . 4 000 livres

Je certifie que le paiement du mémoire ci-dessus employé pour les menus Plaisirs du Roy, est le seul qui me soit présentement dû et où je peux prétendre,

à Paris, ce quatorze décembre, mil sept cent soixante quatre.

Drouais le fils.

cependant deux signatures celle de Drouais avec la date du tableau, et la sienne ; mais c'est simplement, je pense, à titre de renseignement.

1. Le tableau du comte d'Artois et de Madame a été gravé par Beauvarlet. en 1767. Le portrait du prince de Galitzin a été gravé par Tardieu. Deux autres portraits, ceux du comte et de la comtesse de Cheverny, peints par Drouais, en 1762, ont été aussi gravés.

Du reste, à cette époque, Drouais exécute les portraits de presque tous les membres de la famille royale. On en voit le détail dans le mémoire suivant, sans aucun doute de la main de Drouais :

Mémoire des ouvrages de peinture commandés par Mesdames, à Drouais, le fils, peintre du Roy, et livrés dans le courant des années 1763 et 1764.

Les portraits de Monsieur le Dauphin, de Madame la Dauphine et de Monseigneur le duc de Berry, dans le même tableau sur toile de 4 pieds de haut sur 5 pieds et demi de large	3 600 l.	(4 000 l. d'abord)	
Les portraits de Madame Victoire, de Madame Sophie et de Madame Louise, dans le même tableau, de la même grandeur et pour servir de pendant au précédent.	3 600 l.	(4 000 l.	—)
Le portrait de Madame Adelayde, sur toile de vingt avec deux mains.	800 l.	(1 200 l.	—)
Le portrait de Madame Victoire, sur toile de vingt avec deux mains.	800 l.	(1 200 l.	—)
Le portrait de Madame Sophie, sur toile de vingt avec deux mains.	800 l.	(1 200 l.	—)
Le portrait de Madame Louise, sur toile de vingt avec deux mains.	800 l.	(1 200 l.	—)
Un second portrait de Madame Sophie, de même grandeur que les précédents.	800 l.	(1 200 l.	—)
Une copie du tableau des portraits de Monseigneur le comte d'Artois, et de Madame pour Madame Adelayde.	1 800 l.	(2 000 l.	—)
	13 000 l.	(16 000 l.	—)

(Archives Nationales, O¹ 1921 B.)

Le montant de ce mémoire, fixé d'abord par Drouais à 16 000 livres, fut, comme on le voit, réduit par la Direction des Bâtiments à 13 000 livres¹.

C. GABILLOT

(La suite prochainement.)

1. Une note de la main de Drouais, justificative des tableaux ci-dessus, accompagne ce mémoire dont la Direction des Bâtiments trouvait le prix trop élevé. On peut voir cette note, qui ne présente pas grand intérêt, dans l'ouvrage de M. F. Engerand : *Inventaire des Tableaux commandés et achetés par la Direction des Bâtiments du Roi*. Le 24 mai 1763, Cochin, secrétaire de l'Académie, certifie que les tableaux ont été livrés. Le 10 mai 1769, Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi, fait réception des huit portraits, « lesquels nous avons trouvés faits avec art et ressemblance ». Enfin, le 1^{er} avril 1771, les huit portraits sont payés à Drouais en contrat à 4 pour 100 sur les Aides et Gabelles.